

La Saint-Louis

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 35

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186525>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an 4 fr. —
 six mois 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . 6 fr. 60

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES :

La ligne ou son espace, 15 c.
 —
 Pour l'étranger, 20 cent.

La Saint-Louis.

Chaque année, le 25 août, les enfants des divers quartiers de Lausanne, fêtent Saint-Louis. Pour subvenir aux menus frais de cette réjouissance, nous les voyons, plusieurs jours à l'avance, quêter dans les maisons et même arrêter les passants dans la rue comme de petits mendiants. ce qui n'a pas manqué de produire une impression désagréable chez quelques étrangers peu initiés à ces mœurs locales. Tous, garçons et fillettes, rivalisent de zèle pour l'ornement de la place de fête; c'est à qui apportera le plus grand sapin, le lierre le plus touffu, la guirlande la mieux ornée. Enfin, le grand jour arrive, le rond de danse s'illumine, les petits drapeaux flottent et l'harmonica enroué met en liesse toute cette jeunesse sémillante qui chante, saute, danse, boit même du petit blanc et croque des gaufres, à la grande joie de toutes les mères du voisinage.

D'un autre côté, nombre de personnes fêtent et offrent des fleurs aux *Louis* et *Louises* de leurs familles, aux amis et amies qui portent ce nom. Aussi les marchés aux fleurs de mercredi et de jeudi étaient-ils vraiment magnifiques; jamais la place de St-François et les trottoirs de nos rues n'ont été si richement ornés par les horticulteurs. La vente doit avoir été bonne, car on ne pouvait faire dix pas sans rencontrer des acheteurs chargés de fuchsias, de géraniums, de bégonias, de verveines, de vanilles ou autres plantes.

Ces fêtes enfantines n'ont, il est vrai, rien de mauvais; cette habitude d'offrir des fleurs aux parents et amis qui par leur baptême sont placés sous l'invocation de Saint-Louis, est un charmant témoignage d'amitié et de galanterie; mais en définitive qu'est-ce que tout cela signifie, au fond, pour nous autres protestants? Pourquoi choisir cette date, pourquoi ces cadeaux, ces réjouissances sous le patronage d'un saint?... Telle est la question qu'on se pose généralement, et à laquelle cependant il n'est pas difficile de répondre.

La Saint-Louis, chez nous, telle que nous la fêtons, est tout simplement un reste de catholicisme qui n'a sa raison d'être que pour nos jardiniers. Pendant le moyen-âge, on multiplia outre mesure les fêtes consacrées à célébrer la mémoire des saints; le christianisme était tombé, sous ce rapport, dans un excès si ridicule, qu'on vit souvent

des évêques donner l'ordre de réduire le nombre des fêtes chômées.

La Réformation, on le sait, n'était pas très goûtée de nos ancêtres; aussi fallut-il la main énergique des Bernois, pour l'implanter parmi eux. L'austérité du protestantisme ne plaisait guère à notre laisser-aller; et lorsque le catholicisme fut banni de notre sol, il en resta néanmoins, de nombreuses racines, dont les rejets produisent encore quelques feuilles par ci par là. Ainsi nous sommes grands amateurs des cloches, qui se font entendre à l'ouverture et à la clôture de nos fêtes et dans maintes occasions. Et il n'y a pas si longtemps encore, qu'à certains jours de l'année le peuple de chaque quartier de Lausanne, dansait autour de sa fontaine, jadis consacrée à saint Jean, à saint François, à saint Laurent, etc.

En résumé, pourquoi fêter Louis plutôt que Charles, Henri, François, Julien ou Nicolas? pourquoi surtout, fêter ses parents et ses amis au jour du patron, plutôt qu'à l'anniversaire de leur naissance?...
 L. M.

Le dépôt.

Plusieurs fois déjà, les colonnes de ce journal ont contenu des articles descriptifs des anciennes solennités militaires cantonales, avant-revues, fêtes d'officiers, etc., et toujours ces articles, sous une apparence légère, cachaient une larme de regret en faveur de ce bon vieux temps. Leurs auteurs, sans s'en douter, laissaient voir qu'ils préféraient de beaucoup l'ancien régime à notre organisation actuelle.

Eh bien, au risque d'entrer ici en guerre ouverte avec les pères de ces charmants articles, je tiens à déclarer que notre nouvelle organisation militaire, si souvent injustement critiquée, a de bons côtés. Quant à moi je lui serai reconnaissant toute ma vie pour le simple fait d'avoir supprimé cette absurde institution militaire cantonale qu'on appelait alors « le dépôt ». Ceux de mes lecteurs qui ont passé par cette rude épreuve, se garderont bien, j'en suis sûr, de me contredire.

Le dépôt!!! Voilà bien un de mes souvenirs les plus désagréables. Les dimanches d'été un maudit tapin de bataillon, en petite veste et en bonnet de police, parcourait les rues de notre bonne ville, à 5 heures du matin, frappant sur sa peau